

Avoine concassée ou aplatie.

L'examen du crottin des chevaux a démontré qu'il se trouvait dans les déjections un vingtième de l'avoine non digérée; évidemment cette partie non digérée ne sert en rien à l'alimentation des animaux.

Donner aux chevaux une grande quantité d'avoine dont on retrouve une notable partie dans le crottin, nous a toujours semblé en dehors de l'économie qui doit faire la base de toutes les opérations agricoles.

Nous savons que cette question de l'avoine concassée ou aplatie a souvent fait le sujet de grandes discussions; nous savons aussi que des hommes fort compétents ont été d'avis très-différents. Nous ne les suivrons pas sur le terrain glissant de la polémique, et nous nous bornerons à citer des faits qui semblent irrécusables.

La plupart des vieux chevaux ne mâchent pas assez l'avoine; il en est de même des jeunes, lorsqu'ils sont gourmands ou qu'on leur donne une très-grande quantité de nourriture.

Suivons, s'il est possible, l'avoine non mâchée: elle arrive dans l'estomac où les sucs gastriques sont impuissants pour les dissoudre; elle traverse les intestins sans éprouver aucune altération, puisque, ren-lue dans le crottin, elle relève un peu mieux que si elle n'eût pas subi cette sorte de préparation.

Mais a-t-elle nourri le cheval? Cela nous semble impossible, à moins qu'on admette, comme on l'a fait pour la moutarde blanche, employée de nos jours pour guérir grand nombre de maladies, qu'elle agit mécaniquement.

En donnant de l'avoine aux chevaux, on n'a pas, que je sache, la prétention de faciliter la digestion par un corps inerte; on veut les nourrir et les faire profiter de tout ce qu'elle contient d'utile à leur alimentation.

Eh bien! nous avons la ferme conviction que ce n'est que lorsque les grains ont été légèrement broyés ou concassés, ou, mieux encore, aplatis, c'est-à-dire rendus accessibles aux agents de la digestion, qu'ils peuvent être véritablement utilisés.

Avec cette théorie, qui est du reste fort pratique, on pourrait aller trop loin et dire: puisque les grains doivent être broyés, puisqu'il faut favoriser la digestion, faisons moudre l'avoine, l'orge, le seigle; donnons aux chevaux du pain fait avec ces farines ou encore quelque autre préparation.

Ce serait exagérer le système, qui, d'abord fort bon, deviendrait détestable.

Les chevaux ne s'accommodent pas des farines, ou du moins on ne doit les leur donner que comme accessoires. Il est nécessaire qu'ils mâchent leurs aliments, et c'est pour cela que nous proposons de ne faire que froisser, aplatis ou concasser très-grossièrement l'avoine.

Des essais fort intéressants ont été faits en grand tout récemment. On a nourri des chevaux avec des grains concassés, du foin, de la paille hachée, et on a trouvé une notable économie, tout en conservant aux chevaux leur santé et leur vigueur.

Depuis bien longtemps un mélange de

quatre cinquièmes d'avoine et un cinquième d'orge nous réussit parfaitement. Souvent la proportion de l'orge a été augmentée, et les animaux ne s'en sont pas mal trouvés.

Pour les bœufs et les vaches, la question change tout à fait. L'avoine, l'orge et tous les grains doivent être réduits en farine et non concassés. Dans ce dernier cas, ils se digèrent incomplètement, et l'on retrouve dans les excréments les fragments entiers de ces grains.

Les chevaux préfèrent les aliments durs, résistant sous la dent et qui ont besoin d'être fortement mâchés. Les vaches et les bœufs, au contraire, aiment les farines, les regains et les végétaux à grandes feuilles succulentes, qui du ruminer reviennent une seconde fois dans la bouche pour y être mâchés et imprégnés de salive. C'est que l'organisation de ces animaux est toute différente.

Malheureusement les essais faits n'ont pas toujours été assez raisonnés.

Les grains broyés ou concassés donnés aux chevaux à la mesure comme s'ils avaient été entiers, formaient une ration d'un quart ou d'un tiers moins forte.

Alors les chevaux maigrissaient; ils étaient moins forts, moins courageux, et l'avoine aplatie ou concassée était condamnée comme mauvaise.

Mais c'est en donnant la ration au poids qu'il faut faire l'essai; mais ce n'est pas en faisant une économie de quelques pintes d'avoine qu'il faut débiter.

Si deux chevaux nourris à l'avoine aplatie s'entretenaient mieux et sont plus vigoureux avec huit pintes que deux autres recevant la même ration de grain entier, ne faudrait-il pas continuer cette ration entière?

N'aurons-nous pas réalisé un véritable bénéfice avec nos chevaux vigoureux et en bon état?

Deux bons chevaux, bien nourris, bien entretenus, font le travail de trois mauvais et même beaucoup plus.

Souvent nous avons dit: mettez dans un arpent le fumier nécessaire pour qu'il produise une belle récolte, et ne disséminez pas cet engrais sur deux ou trois arpents.

Aujourd'hui nous disons: donnez à deux bons chevaux la ration d'avoine que vous donneriez à trois dont vous ne feriez que prolonger l'existence avec une faible ration et vous serez beaucoup mieux servi.

En agriculture, comme en toute chose, il faut de l'économie et non de la parcimonie, qui n'est ordinairement pas calculée.

Bodin.

Animaux domestiques.**Entretien, accidents, moyen de les prévenir.**

La manière dont on administre la boisson aux animaux domestiques est, dans certaines localités, vraiment déplorable. Elle engendre une foule d'accidents et de maladies dont les causes échappent au propriétaire et même à l'homme de l'art, qui sont victimes l'un et l'autre de la fourberie des domestiques insouciantes et paresseux.

Il n'est pas rare, en effet, dans les fermes qui possèdent un abreuvoir ou qui se trouvent

à proximité d'un ruisseau, de voir les sujets attachés à l'exploitation y chasser indistinctement tout le bétail pour le désaltérer, quels que soient d'ailleurs la saison, l'époque de la journée et l'état dans lequel se trouvent les animaux. Nous avons même vu pousser la négligence jusqu'à briser la glace de l'abreuvoir à coup de pioche et puis y amener, pour les faire boire, les chevaux encore tout harnachés, rentrant en transpiration et venant de faire un long voyage.

D'autres fois encore, ce sont les servantes qui transportent directement et sans plus de précaution, dans la crèche d'une étable bien chaude, l'eau glacée de l'étang ou de la fontaine voisine.

D'autres fois, on abandonne à lui-même, dans la cour de la ferme, le bétail à cornes qui vient de paturer du trèfle, sans faire attention que l'eau dont l'animal est libre de faire usage, peut devenir mortelle.

Doit-on s'étonner, après de semblables négligences, de la fréquence des indigestions, des coliques, des météorisations, des gourmes et de tant d'autres maladies qui emportent le bétail? Non; et pourtant il serait facile d'éviter les dangers auxquels on s'expose, car toutes les précautions à prendre se bornent, en été, à ne jamais faire boire les animaux entrant du travail avant qu'ils aient mangé pendant une heure, et, en hiver, à modérer le froid de l'eau, soit en y mélangeant un liquide chaud, soit en mettant cette eau dans une condition telle qu'elle puisse atteindre 15 à 20 degrés avant de la donner au bétail, ou en la plaçant dans les écuries ou les étables, afin qu'elle puisse prendre insensiblement la température qui y règne. Quelquefois les animaux refuseront de boire, soit qu'ils aient été échauffés ou que l'eau soit sale; il faut les ramener dans le premier cas, et changer l'eau, dans le second.

À la rigueur, on pourrait aussi suivre cette règle quand on administre une forte ration de nourriture aqueuse, comme les betteraves, les carottes, les navets, les pommes de terre, etc. Pour parvenir au but qu'on veut atteindre, il n'y a qu'à placer les racines ou les tubercules dans l'étable où ils sont consommés, ou bien dans un compartiment voisin qui en a la température, et où on les laisse séjourner quelque temps avant de les employer.

C'est par l'observation de ces différentes méthodes, si simples et si faciles à mettre en usage, que les cultivateurs peuvent se soustraire aux nombreux accidents qu'ils ont si souvent à déplorer par suite d'imprudence ou de manque d'une précaution.

Maladie du cheval.

Un des principaux charretiers de Lévis, du nom de Joseph Thibault, perdit, la semaine dernière, par une maladie inconnue jusqu'ici en Canada, deux magnifiques chevaux qu'il avait l'habitude d'atteler en flèche (*tandem*). En sortant ses chevaux de l'écurie, quelques instants après, il s'aperçut qu'ils avaient la langue presque toute pourrie et exhalaient une odeur infecte. On dit que c'est absolument la même maladie